

# Opérer l'intelligence?



Récemment, je discutais avec des amis autour d'un verre de vin. Il était question de savoir si nous serions prêts à nous soumettre à une intervention neurochirurgicale pour gagner une meilleure concentration, une capacité d'associations d'idées plus créative ou une plus grande mémoire. La réponse paraissait ambiguë pour la plupart d'entre nous. Sans éviter de parler des effets secondaires, un problème à résoudre évidemment d'emblée, il serait tout de même bien séduisant de pouvoir augmenter ses prestations intellectuelles. Nous avons rejeté peu avant dans un bel ensemble les opérations esthétiques – nous soumettre au bistouri pour devenir plus beaux. Tout à coup, nous devenions moins catégoriques quant à l'amélioration de notre intelligence. Quelle tentation de pouvoir penser mieux, plus vite et plus intelligemment!

Mais en fin de compte, l'idée nous a semblé par trop angoissante. «Serai-je encore moi-même?» dit l'un. Nous avons tous été d'accord de ne pas vouloir améliorer notre cerveau. Il est en fait étrange que personne ne doute des bienfaits d'une paire de lunettes ou d'un appareil auditif. N'est-ce pas là aussi manière d'améliorer nos facultés? S'il nous paraît voir ou entendre trop mal, nous nous procurons un appareil pour combler cette lacune. Je n'oublierai jamais mon retour à la maison en bicyclette après l'achat de ma première paire de lunettes. Le monde autour de moi était si net, j'aurais pu compter les aiguilles du sapin à l'horizon. Mais je ne me suis pas demandé une seconde si j'étais encore moi avec mes lunettes.

Bien sûr, les lunettes et appareils auditifs peuvent s'enlever. On peut en quelque sorte faire l'«opération» à l'envers. Qu'en est-il des stimulateurs cardiaques? Des hanches et des genoux artificiels? Demandez à ceux qui les portent et vivent à nouveau sans douleurs et sans angoisse s'ils sont encore eux-mêmes.

Il semble que nos facultés extérieures comme la vue, l'ouïe, la marche et la circulation du sang n'aient pas de lien direct avec nos personnalités.

Si l'on peut pallier artificiellement les inconvénients qui y sont liés, à la bonne heure. Mais d'autres facultés semblent faire partie de notre moi de manière indéfectible. Y toucher serait inquiétant, artificiel. Dans notre tréfonds, nous sommes encore de vieux cartésiens qui pratiquent la séparation du corps et de l'esprit. Nous ne sommes nous-mêmes que grâce à l'esprit. C'est pourquoi nous ressentons des interventions au cerveau transformant les capacités intellectuelles comme des interventions sur notre propre moi. En revanche, dans notre ressenti, les modifications et améliorations du corps ne nous touchent qu'extérieurement.

Les opérations visant l'intelligence sont à ma connaissance encore impossibles. L'intelligence est un phénomène trop complexe pour l'améliorer d'un coup de bistouri. Mais il existe bien sûr aujourd'hui déjà des palliatifs et des agissements aptes à influencer sur notre concentration ou notre psychisme. Et la plupart d'entre nous y recourent, que ce soit par une tasse de café, une cigarette ou une bouffée d'air frais. A contrario, il existe aussi des opérations «uniquement corporelles» qui peuvent avoir des conséquences psychiques graves, comme p. ex. les opérations du sein. Il n'est donc pas simple de poser une frontière entre le corps et l'esprit. Nous n'avons pas attendu le débat mené par les sciences neurologiques sur la liberté d'action ou l'illusion du soi pour le savoir. Encore nous faudrait-il l'intégrer dans nos intuitions.

D'ici là, il sera sans doute judicieux de mettre en parallèle à l'ancienne éthique une nouvelle neuroéthique. La Commission centrale d'éthique de l'Académie suisse des sciences médicales a consacré son symposium en 2004 à ce sujet. Plus nos connaissances se rapprochent du for intérieur de l'être humain, ne serait-ce qu'au niveau de son ressenti intuitif, et plus nous devons avancer prudemment dans notre démarche.

*Christina Aus der Au Heymann\**

\* Christina Aus der Au, Dr en théol., travaille au département de théologie systématique à l'Université de Bâle. Elle est aussi membre de la rédaction d'éthique du Bulletin des médecins suisses.